

24 août 2026

L'endroit le plus objet de mensonges au monde

Profondeur contre slogans : ce que j'ai vu en 6 semaines en traversant le Xinjiang

Arnaud Bertrand

«La Suisse est un endroit fantastique pour créer une entreprise»: Entretien avec Arnaud Bertrand, PDG de HouseTripIl y a des endroits dans le monde dont tout le monde connaît le nom et sur lesquels presque personne n'est allé. Parfois c'est pour des choses positives (pensez au Bhoutan) et parfois non.

Le Xinjiang, malheureusement, appartient à cette dernière catégorie : allez dans n'importe quel pays occidental au hasard et demandez à n'importe qui dans la rue à quoi il associe le Xinjiang et sa réponse sera presque étrangement uniforme : camps de concentration, travail forcé et génocide.

J'ai suffisamment voyagé dans ma vie pour avoir appris une chose : les opinions extrêmes – sur le spectre positif ou négatif – sur des lieux éloignés survivent rarement au contact du lieu lui-même. Et cela est d'autant plus vrai pour les endroits peu fréquentés.

C'est logique, ce sont les types de lieux pour lesquels les revendications sauvages rencontrent le moins de résistance : il n'y a tout simplement pas de poids accumulé d'expérience directe ordinaire pour les repousser.

Je sais aussi, bien sûr, que l'Occident a une forte tendance à fabriquer des histoires sur ses adversaires géopolitiques, comme la Chine.

Ainsi, lorsque vous combinez les deux, un endroit que presque aucun étranger ne visite et un endroit qui se trouve en Chine, je m'attendais à un grand écart entre le récit et ce que je trouverais réellement. Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est que l'écart soit aussi grand.

Avant de voyager au Xinjiang, j'avais quelques exigences pour essayer de comprendre le mieux possible les lieux :

Je voulais y passer beaucoup de temps – c'est une région tellement vaste qu'on ne peut tout simplement pas commencer à la comprendre si on y passe seulement quelques jours.

Je voulais en voir beaucoup, car je comprenais que la situation pouvait être très différente, par exemple, entre des villes riches comme Urumqi et la campagne profonde.

Je voulais voyager entièrement librement selon mes propres conditions – pas, disons, dans le cadre d'une visite guidée organisée par le gouvernement chinois (comme le font une très grande proportion des quelques étrangers qui visitent cet endroit, même s'ils n'y sont pas obligés).

Je voulais aller dans des endroits complètement hors des sentiers battus où les touristes ne vont jamais. Je voulais rencontrer et parler avec autant d'habitants d'autant d'horizons que possible.

Nous avons décidé, avec ma femme et mes 2 filles (7 et 10 ans), de louer un camping-car à Urumqi et de parcourir toute la province, du nord au sud – en dormant dans notre camping-car – pendant 5 semaines. À la fin de notre voyage en camping-car, nous resterions encore 10 jours à Urumqi où nous placerions nos filles pendant 1 semaine dans une colonie de vacances avec des enfants locaux (pour la plupart ouïghours) pendant que nous, les parents, découvririons davantage Urumqi et tenterions de rencontrer l'intelligentsia locale.

Nous avons rempli chacune de ces conditions, et bien plus encore. Cinq semaines en camping-car ; près de 6 000 kilomètres parcourus ; le nord et le sud ; villes, chefs-lieux, villages, prairies, hautes montagnes, déserts ; et rencontrer des centaines de personnes dans le processus. Pas de guide, pas de gardien, pas d'itinéraire déposé auprès de qui que ce soit. Nous allions là où nous avions envie d'aller et nous nous arrêtons quand nous avions envie de nous arrêter.

De retour à Urumqi, nos 2 filles ont passé 1 semaine dans un camp de vacances sur le thème militaire organisé pour les enfants locaux (et, croyez-moi, ce n'était pas facile de les inscrire dans celui-là !) pendant que nous – les parents – rencontrions un éventail fascinant de journalistes, de professeurs d'université, de fonctionnaires juniors et seniors, de personnes travaillant pour le célèbre Bingtuan (le XPCC, essentiellement un État dans un État du Xinjiang), d'agents communautaires et d'hommes d'affaires.

En bref, nous avons vu une grande partie du Xinjiang et de ses habitants, selon nos propres termes, sur une période suffisamment longue pour que je puisse maintenant en dire quelque chose de significatif – contrairement à la plupart des gens qui ont écrit sur cet endroit.

Comme vous pouvez le voir sur la vidéo ci-dessus, notre itinéraire a formé une vaste boucle à travers le nord et le sud du Xinjiang pendant 34 jours et près de 6 000 kilomètres.

Nous sommes partis d'Urumqi (欧 rumqi, Wūlǔmùqí) et nous sommes dirigés vers l'ouest le long de la route 101 avant d'atteindre la ville thermale de Wenquan (热热), à la frontière kazakhe. De là, nous avons roulé vers le sud jusqu'au lac Sayram (西里木湖, Sàilǐmù Hú), puis dans la vallée d'Ili (伊利, Yīlǐ) – des champs de lavande, la ville frontalière de Khorgos (Horgos,) Huò'ěrguǒsī) et l'ancienne ville de garnison de la dynastie Qing de Huiyuan (Huiyuan, Huìyuǎn) – avant de passer un quelques jours dans la grande ville de Yining (伊宁, Yīníng).

Nous nous sommes ensuite dirigés plus au sud vers Zhaosu (昭苏), qui abrite d'extraordinaires races anciennes de chevaux de couleur rose (je ne plaisante pas !), et vers les hautes prairies de Xiata (夏塔), Tangbula (唐布拉克) et Nalati (那拉提), où les nomades kazakhs et kirghizes vivent encore dans des yourtes dans les montagnes (au moins pendant l'été).

De Nalati, nous avons traversé l'immense chaîne de montagnes Tianshan (天山) via Duku (独库) – l'une des routes les plus dangereuses de Chine, ouverte seulement quatre mois par an – pour entrer dans le sud du Xinjiang. Là, nous avons exploré l'ancienne ville de Kuqa (库车, Kùchē) et son palais royal (où réside toujours une véritable princesse ouïghoure – nous l'avons rencontrée !), avons traversé le désert du Taklamakan et avons passé plusieurs jours à Kashgar (喀什, Kāshí) à visiter sa vieille ville, ses mosquées et ses marchés.

De Kashgar, nous avons fait un détour au plus profond du plateau du Pamir, en montant à cheval jusqu'aux cratères volcaniques et en escaladant un glacier sur le Muztagh Ata (慕士塔格, Mùshìtǎgē), culminant à 7 500 mètres. Nous avons ensuite repris la longue route vers l'est – à travers les anciennes grottes bouddhistes de Kizil (克孜尔千佛洞, Kèzǐ'ěr Qiānfódòng), les ruines du temple Subashi (anglais) et la ville de Korla (库尔勒, Kù'ěrlè) – avant de retourner à Urumqi via le tunnel Tianshan Shengli, le plus long tunnel routier du monde.

Si vous souhaitez un récit quotidien plus détaillé de notre voyage, accompagné de vidéos et de photos, veuillez lire ce fil de discussion que j'ai créé sur X.

Une chose qui est complètement – et très injustement – effacée des rapports occidentaux sur le Xinjiang, et qui nous a presque immédiatement frappés très tôt dans notre voyage, c'est son extraordinaire diversité.

La diversité, tout d'abord en termes de paysages et de climats. Il existe un dicton local selon lequel lorsque vous voyagez à travers le Xinjiang, vous découvrez les quatre saisons en un seul voyage, et nous pouvons absolument le confirmer.

Certains matins, nous nous réveillions en frissonnant dans le camping-car garé parmi les yourtes nomades dans les hautes prairies au pied des pics enneigés, et le lendemain (littéralement), nous traversons le désert du Taklamakan par une chaleur de 40 degrés, avec du sable projetant le pare-brise.

Nulle part ailleurs au monde on ne peut trouver, au sein d'une seule région administrative, une élévation de près de 9 000 mètres – depuis la dépression de Turpan, à 154 mètres sous le niveau de la mer (le point le plus bas de Chine), jusqu'au sommet du K2, à 8 611 mètres, la deuxième plus haute montagne de la planète.

Pensez à quel point le Xinjiang est fou en termes de géographie : il contient simultanément quatre des dix plus hautes chaînes de montagnes du monde (Karakoram, Pamir, Tianshan et Kunlun), l'un des plus grands déserts du monde (le Taklamakan, à peu près la taille de l'Allemagne), de vastes prairies couvrant un tiers de la surface de la région, l'endroit le plus chaud de Chine (Turpan, où la température de la surface du sol peut atteindre 80 degrés Celsius) et l'un des plus froids (comté de Fuyun, 富蕴县, dans la région de l'Altay, où les températures sont descendues jusqu'à -52,3°C).

Tout cela dans une région plus grande que l'Europe occidentale – vous pourriez y intégrer le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, les Pays-Bas et la Belgique et avoir encore de la place – qui partage des frontières avec huit pays différents.

Le Xinjiang, en soi, est un continent entier dont la diversité géographique ferait honte à la plupart des continents actuels.

La diversité aussi en termes de peuples. Le Xinjiang est généralement réduit aux Ouïghours, mais ils ne représentent même pas la moitié de la population (11,62 millions de personnes sur une population totale de 25,85 millions, soit environ 45 %) et sont majoritairement concentrés dans les quatre préfectures du sud (Kashgar, Hotan, Aksu, Kizilsu).

Au cours des 18 premiers jours de notre voyage, à travers le nord du Xinjiang, nous avons rarement rencontré des Ouïghours. Au lieu de cela, nous sommes restés parmi les nomades kazakhs dans les prairies, avons fait une randonnée avec des bergers kirghizes dans les montagnes, avons découvert tout un quartier russe à Yining (avec des Russes de souche de nationalité chinoise) et avons traversé le territoire mongol de Torghut pendant que nous traversons les montagnes de Tianshan via la tristement célèbre route de Duku.

Ce n'est qu'après notre arrivée dans le sud du Xinjiang le dix-neuvième jour que nous sommes entrés dans le sud à majorité ouïghoure, ce qui nous a donné l'impression d'arriver dans un pays complètement différent.

C'est également quelque chose que la plupart des gens ne réalisent pas à propos du Xinjiang : c'est une région essentiellement coupée en deux par l'immense chaîne de montagnes Tianshan. Jusqu'à tout récemment – dans les années 1970, lorsque la route de Duku a été construite – le nord et le sud étaient pratiquement isolés l'un de l'autre, car passer d'un côté à l'autre impliquait un détour de plus de mille kilomètres autour de toute la chaîne de montagnes.

Regrouper les deux moitiés, comme le font invariablement les reportages occidentaux, a autant de sens que de traiter la Scandinavie et la Méditerranée comme un seul et même endroit.

Bon sang, il existe même une tonne de diversité au sein du groupe ethnique ouïghour lui-même, dans la mesure où la question reste ouverte de savoir si les Ouïghours constituent réellement un seul peuple. Comme l'a observé l'anthropologue américain Dru C. Gladney dans son article historique de 1990 « L'ethnogenèse des Ouïghours », le terme « Ouïghour » (ou Ouïghour) n'était même pas utilisé pour désigner la population actuelle jusqu'en 1935. Avant cela, les gens s'identifiaient par leur oasis : Kashgaris, Turpanlik, Khotanese, etc.

Nous en avons nous-mêmes eu un avant-goût : la culture ouïghoure que nous avons rencontrée à Kashgar – la nourriture, la musique, l'architecture, l'ambiance du lieu – était remarquablement différente de ce que nous avons vu à Kuqa ou Korla. Et ce n'est pas anecdotique : des chercheurs comme Dru C. Gladney ou Justin Rudelson (l'auteur de *Oasis Identities: Uyghur Nationalism along China's Silk Road*) ont documenté quatre traditions musicales régionales entièrement distinctes, des différences dialectales majeures et des profils génétiques qui varient considérablement d'une oasis à l'autre.

C'est logique : jusqu'à très récemment (encore une fois, nous parlons des dernières décennies), voyager à travers le désert du Taklamakan (un lieu dont le nom en ouïghour signifie « lieu de non-retour ») pour se rendre d'une oasis à une autre était littéralement une entreprise mettant la vie en danger. Il n'est pas étonnant que chaque oasis ait développé son propre dialecte, sa cuisine, sa musique et son propre sentiment d'identité.

La progression historique de l'Islam dans la région en est une fantastique illustration. L'Islam est arrivé de l'ouest, à partir de 934 environ après JC, lorsque le dirigeant de Kashgar s'est converti. Sa dynastie mena ensuite une guerre sainte prolongée vers l'est, conquérant le Khotan bouddhiste vers 1006 de notre ère. Mais le royaume bouddhiste de Turpan – situé à peine à mille kilomètres de là – a résisté à l'islamisation pendant encore quatre siècles. Les voyageurs y ont signalé de riches temples bouddhistes dès 1414, et la région de Turpan – au centre-est du Xinjiang – n'était pleinement musulmane qu'à la fin du XVe siècle. En d'autres termes, lorsque Kashgar était musulmane depuis plus de cinq cents ans, Turpan était encore bouddhiste : les endroits de cette région sont tellement isolés les uns des autres que l'Islam a mis un demi-millénaire pour parcourir la moitié de la région ! C'est l'ampleur de la différence entre les oasis qui sont aujourd'hui regroupées avec désinvolture sous le nom de « peuple ouïghour ».

Alors, comment le terme « Ouïghour » a-t-il commencé à être utilisé pour désigner collectivement ces divers peuples dans les années 1930 ?

La réponse, comme l'historien de Harvard David Brophy l'a documenté dans son livre *Ouïghour Nation*, est que le nom n'a pas été repris au Xinjiang lui-même, mais parmi les communautés d'immigrants d'Asie centrale russe et soviétique. Les agriculteurs musulmans turcophones du Xinjiang qui s'étaient retrouvés sous la juridiction russe avaient besoin, en vertu de la politique soviétique de

nationalité, d'une étiquette ethnique officielle – et les noms existants (tels que « Kashgari », signifiant personne de Kashgar) étaient trop locaux pour remplir cet objectif.

Ainsi, les intellectuels sont remontés à l'ancien Khaganate ouïghour – un empire manichéen des steppes mongoles du VIII^e siècle qui n'avait essentiellement rien à voir avec la population moderne – et ont emprunté son nom pour donner à leur communauté un pedigree historique plus grandiose. Un congrès de 1921 à Tachkent (Ouzbékistan) l'officialisa.

La Chine a adopté le label au milieu des années 1930 sous Sheng Shicai (盛世才) – un chef de guerre affilié au KMT qui a dirigé le Xinjiang de 1933 à 1944 et a modelé sa politique en matière de nationalité sur les précédents soviétiques.

Il est intéressant de noter qu'à l'époque, une faction importante rejetait activement cette appellation : Muhammad Amin Bughra, dirigeant politique khotanais et co-fondateur de la très éphémère Première République du Turkestan oriental (durée à peine cinq mois en 1933-1934 et couvrant Kashgar et ses environs) voulait une appellation encore plus large qui englobait tous les musulmans turcs du Xinjiang – y compris les Kazakhs, les Kirghizes et les Ouzbeks. Il a présenté la politique de Sheng Shicai consistant à les diviser en catégories ethniques distinctes comme une stratégie délibérée visant à semer la désunion. Il fut rejoint dans cette opposition par d'autres personnalités influentes de l'époque, comme Masud Sabri, un panturc formé à Istanbul qui devint plus tard le premier gouverneur ouïghour du Xinjiang sous le Kuomintang (1947-1949).

Leur opposition souligne à quel point l'identité « ouïghoure » s'est construite récemment – et de manière controversée. Certains ont trouvé l'étiquette trop étroite : Bughra et Sabri ne voulaient pas seulement une identité unique pour les musulmans turcs du Xinjiang – ils étaient des panturquistes qui envisageaient en fin de compte une unité politique avec le monde turc plus large s'étendant de la Turquie à l'Asie centrale. Et d'autres l'ont trouvée trop large, un parapluie artificiel jeté sur des communautés oasiennes qui ne s'étaient jamais considérées comme un seul peuple.

Aucune des deux parties n'a considéré le terme « Ouïghour » comme une évidence.

Pourtant, malgré la controverse, après 1949, la République populaire a officialisé les « Ouïghours » comme l'une de ses 55 nationalités minoritaires reconnues – ce qui (confidentiellement) certains intellectuels que nous avons rencontrés au cours de notre voyage nous ont dit pourrait être une erreur historique de la part de la Chine, car cela a alimenté le séparatisme en consolidant un patchwork d'identités oasiennes en une seule conscience ethno-nationale.

Cela ne veut pas dire que les Ouïghours ne partagent pas de puissants traits d'identité : les populations qu'ils englobent partagent une langue turque (avec quelques variations dialectales entre les oasis), l'islam sunnite et des liens culturels profonds qui reliaient les oasis bien avant que quiconque ne les appelle « Ouïghours ». Mais franchement, c'est aussi le cas des Kazakhs, des Kirghizes et des Ouzbeks – ce qui était précisément le point soulevé par Bughra et Sabri. Bon nombre des traits culturels qui unissent les Ouïghours se retrouvent dans le monde turco-musulman au sens large.

Ce qui distingue réellement les populations des oasis des autres minorités ethniques turques du Xinjiang, ce n'est pas la langue ou la foi, mais le mode de vie, comme l'agriculture irriguée et les villes de bazar, mais là encore, cela diffère sensiblement d'une oasis à l'autre et, de toute façon, le fait de partager un mode de vie agricole ne fait pas de vous un peuple.

Pour faire court : l'appartenance ethnique au Xinjiang est une question très complexe et lorsque les médias occidentaux traitent les Ouïghours comme un groupe ethnique primordial et évident – comme s'ils avaient toujours existé – ils projettent sur le Xinjiang une cohérence que les archives historiques ne soutiennent tout simplement pas. Des histoires simples sur des lieux compliqués peuvent générer des clics, mais elles ne servent pas la vérité.

Ironiquement, il existe en réalité un groupe ethnique ouïghour « plus réel » en Chine et la plupart des gens n'en ont jamais entendu parler. Lorsque le Khaganate ouïghour s'est effondré en 840 de notre ère, un groupe de survivants a fui vers le sud-est vers ce qui est aujourd'hui la province du Gansu. Leurs descendants – les Yugur (裕固族, Yùgù zú, par opposition à 维吾尔族, Wéiwú'ěr zú, pour les Ouïghours du Xinjiang) – sont toujours là : environ 14 700 personnes qui pratiquent le bouddhisme tibétain, parlent une langue plus proche de l'ancien ouïghour que ne l'est l'ouïghour moderne, et n'ont absolument aucun lien avec l'islam ou le Xinjiang. La Chine les classe comme un groupe ethnique complètement distinct. C'est ironique : les véritables héritiers du nom « Ouïghour » ne le portent pas, et les millions de personnes qui le portent descendent en grande partie de différentes populations turques et pré-turques qui n'ont jamais appartenu au Khaganat.

Enfin, je m'en voudrais de ne pas mentionner brièvement la diversité religieuse et civilisationnelle dont nous avons été témoins au Xinjiang. La couverture médiatique occidentale a tendance à traiter la région comme un lieu monolithiquement musulman, mais ce n'est pas vrai aujourd'hui et encore moins historiquement.

L'un des moments les plus émouvants de notre voyage s'est déroulé à l'intérieur du complexe des grottes de Kizil (克孜尔千佛洞) près de Kuqa – 236 grottes creusées dans une falaise à partir du 3ème siècle de notre ère, leurs murs recouverts de peintures dont la beauté et la sophistication nous ont véritablement coupé le souffle. C'est littéralement là que l'art bouddhiste a commencé en Chine.

L'une des peintures extraordinaires des grottes de Kizil, datant du 3ème siècle de notre ère

À quelques kilomètres de là se trouvent les ruines du temple Subashi (苏巴什), où Kumārajīva (鸠摩罗什) – le moine dont les traductions chinoises des sutras sanscrits sont devenues le fondement de la pensée bouddhiste chinoise – a étudié, et où Xuanzang (玄奘) – oui, le véritable moine Tang du Voyage vers l'Ouest – a résidé pendant plusieurs mois lors de son pèlerinage en Inde.

Ma femme et mes filles dans les ruines du temple Subashi, probablement le temple bouddhiste le plus important de l'histoire de la Chine.

La vérité est que le bouddhisme a été la civilisation dominante de la région pendant plus de mille ans, plus longtemps que l'Islam. Les populations des oasis aujourd'hui appelées « Ouïghours » étaient bouddhistes, manichéennes ou les deux pendant la plus grande partie de leur histoire.

Et il existe même une grande diversité, dont nous avons été témoins, dans la pratique réelle de l'Islam. Notre image occidentale de l'Islam – façonnée en grande partie par les États du Golfe – est celle des mosquées, de la prière quotidienne, du port du voile et de la rigueur scripturaire. Mais l'islam des peuples turcs du Xinjiang s'est développé en grande partie isolément du cœur du Moyen-Orient et a plutôt été façonné par le soufisme d'Asie centrale, les traditions turques préislamiques et les réalités pratiques des oasis et de la vie nomade.

Chez les Ouïghours, le centre de gravité spirituel ne résidait pas dans la mosquée mais dans le pèlerinage au sanctuaire, les rituels soufis et le meshrep – des rassemblements communautaires de musique, de danse et de festins que l'UNESCO a reconnus comme patrimoine culturel immatériel – des pratiques qui seraient interdites selon les interprétations strictes wahhabites de l'Arabie saoudite.

La pratique de l'islam est encore plus lâche parmi les peuples kazakhs et kirghizes du nord du Xinjiang parmi lesquels nous avons passé des semaines : ils sont tristement célèbres – et l'ont toujours été – pour leur grande consommation d'alcool (principalement du lait de jument fermenté) et ne vont pratiquement jamais à la mosquée pour la très simple raison que, lorsque vous êtes un berger nomade qui se déplace constamment entre les pâturages saisonniers avec son bétail, il n'y a pas de mosquée où aller. Le mode de vie nomade rendait physiquement impossible l'observance orthodoxe et, dans la pratique, la vie spirituelle kazakhe et kirghize est un mélange de rites musulmans, de guérison chamanique, de rituels du feu et de vénération des ancêtres qui sont antérieurs de plusieurs siècles à l'Islam.

Même les Ouïghours ont une longue tradition viticole, en particulier dans les régions de Turpan et de Kuqa : la viticulture de Turpan remonte au moins au quatrième siècle avant notre ère, soit avant l'Islam dans la région de près de deux millénaires, et la tradition locale des museles – du vin fait maison vieilli dans des urnes en argile – n'a jamais disparu.

Comme vous pouvez le voir dans la vidéo ci-dessous – tournée par mon ami Daniel lors de notre séjour dans un campement nomade kazakh dans la prairie de Tangbula (唐布拉克) – nous avons été invités un soir à prendre un verre par des hommes ouïghours et kazakhs locaux. Le récit occidental est que la « Chine » oblige les musulmans du Xinjiang à boire : la réalité est que les seules personnes qui ont été forcées de boire ce soir-là étaient Daniel et moi !

Dernière spécificité culturelle significative : ni le hijab ni le niqab (et encore moins la burqa) n'ont jamais, à aucun moment de l'histoire, fait partie de l'habillement traditionnel des femmes ouïghoures, kazakhes ou kirghizes. Le couvre-chef traditionnel des femmes ouïghoures est le doppa – une calotte brodée colorée – et c'est ce que nous avons vu partout où nous allions, dans les villes et les villages, au nord comme au sud.

C'est important car il s'agit peut-être de l'exemple le plus frappant de médias occidentaux projetant un modèle du Moyen-Orient sur une région où il ne s'est jamais appliqué : ils interviewent régulièrement des femmes dites « ouïghoures » portant un hijab ou un niqab, accusant la Chine de détruire leurs traditions. Ces femmes portent des vêtements qui ne sont entrés dans la région qu'au cours des dernières décennies grâce au prosélytisme salafiste financé par le Golfe – le type même de radicalisation religieuse externe que la politique chinoise est en partie conçue pour contrer.

L'ironie est difficile à exagérer : les médias occidentaux présentent ces femmes comme les gardiennes d'une culture ancienne, alors que les vêtements qu'elles portent représentent l'effacement de la véritable tradition ouïghoure, et non sa préservation.

Il est intéressant de noter qu'il existe un groupe ethnique musulman en Chine – y compris au Xinjiang – où les femmes portent un couvre-chef semblable à un hijab : les Hui (回族), qui sont d'origine chinoise Han mais convertis à l'islam au contact de marchands arabes et persans installés le long de la Route de la Soie. Les Hui pratiquent traditionnellement une forme d'islam plus orthodoxe que les Ouïghours, plus proche des traditions du Moyen-Orient.

Nous l'avons constamment remarqué au cours de notre voyage, de la manière la plus banale : chaque fois qu'un restaurant ne servait pas d'alcool, il était invariablement tenu par des musulmans Hui. Tous les restaurants ouïghours dans lesquels nous avons mangé – et ils étaient nombreux – servaient de l'alcool sans hésitation. C'est devenu une plaisanterie courante pour nous : s'il n'y avait pas d'alcool disponible, vous pouviez être sûr que le patron était Hui. C'est un petit détail, mais il reflète quelque chose d'important : l'hypothèse selon laquelle tous les musulmans du Xinjiang pratiquent l'islam de la même manière est aussi fausse que l'hypothèse selon laquelle ils appartiennent tous au même peuple.

Et voilà : la première et prédominante caractéristique du Xinjiang est la diversité. Diversité des géographies, des peuples, des civilisations, des croyances et même des manières de pratiquer la foi. Ce que les médias occidentaux ont fait à cette région s'apparente à un crime intellectuel : ils ont pris l'un des endroits les plus complexes, les plus complexes et les plus véritablement fascinants de la planète et l'ont réduit à une histoire calomnieuse en noir et blanc avec une victime et un méchant. Ce faisant, ce sont eux qui, hypocritement et ironiquement, effacent la culture du Xinjiang, exactement ce dont ils accusent la Chine de le faire.

La situation politique et sécuritaire

Je ne vais pas le minimiser : il est absolument évident lorsque vous voyagez à travers le Xinjiang que c'est un endroit où la sécurité est prise très, très au sérieux – plus au sérieux que partout ailleurs où je suis allé en Chine, et dans une mesure extrêmement large.

J'ai voyagé pratiquement partout en Chine et effectué deux précédents road trips de plusieurs semaines en camping-car, un en 2021 à travers le Hebei, le Shanxi, le Shaanxi, le Gansu et le Qinghai, et un autre en 2023 à travers le Dongbei, les 3 provinces du nord-est de la Chine. Au-delà de ces road trips, j'ai vécu huit ans à Shanghai et j'ai facilement effectué plus d'une centaine de voyages distincts à travers le pays au cours des vingt dernières années. Il est donc juste de dire que je connais ce à quoi ressemble la « normalité » en Chine – et, du point de vue de la sécurité, le Xinjiang n'est certainement pas normal.

Ce que les gens qui ne sont jamais allés en Chine pourraient être surpris d'apprendre, c'est que, dans la majeure partie du pays, il y a étonnamment peu de présence policière visible. En fait, dans certains endroits, il n'y a pratiquement aucune présence policière visible. Par exemple lors de notre road trip de 2023, 32 jours de conduite pratiquement partout dans les provinces du Liaoning, du Jilin et du Heilongjiang, nous n'avons même pas été arrêtés une seule fois par la police : zéro arrêt, zéro checkpoint, zéro quoi que ce soit. Et cela malgré le fait que nous nous rendions dans des endroits qui – dans n'importe quel pays – seraient considérés comme sensibles, comme les zones frontalières (nous avons longé les frontières de la Chine avec la Russie, la Corée du Nord et la Mongolie).

Comparez cela avec le Xinjiang : vous ne pouvez littéralement pas conduire un seul jour sans passer par un poste de contrôle de police, c'est physiquement impossible. Certains jours, lorsque nous roulions plus que d'habitude (par exemple sur l'autoroute qui traverse le désert du Taklamakan), nous passions par plus de 10 points de contrôle.

La présence policière n'est pas seulement lourde, elle est omniprésente. Quand on est dans des endroits très fréquentés, il y a – et je n'exagère pas – un quai de police tous les 50 mètres environ. Si vous regardez la vidéo ci-dessous – que j'ai tournée dans une rue gastronomique de Yining – et faites attention, vous pouvez en voir trois en l'espace de seulement 100 mètres : ce sont les cabines bleues sur les ascenseurs hydrauliques qui s'élèvent au-dessus du niveau de la rue, offrant aux agents une vue plongeante sur la foule en contrebas.

Nous avons parlé avec des policiers lors de notre voyage au Xinjiang et ils nous ont dit que leur KPI officiel pour le délai d'intervention était de 3 minutes, ce qui est insensé : cela signifie que la région entière – qui, pour rappel, est plus grande que l'Europe occidentale – est si densément couverte de personnel policier que tout incident, n'importe où, devrait avoir des agents sur place dans les 180 secondes.

Nous avons en fait testé nous-mêmes le temps de réponse pendant le voyage : notre camping-car s'est retrouvé coincé sous une barrière effondrée sur une route à sens unique dans la campagne près de Kashgar. Nous avons appelé la police et chronométré. Trois minutes. Ils ont ensuite appelé le chef du village local – la personne chargée de réparer la barrière – et il s'est présenté en moins de deux heures. Cinq minutes après avoir décroché le téléphone, nous avons été escortés en toute sécurité devant l'obstacle et de retour sur la route. C'est dire à quel point la police est incroyablement efficace au Xinjiang.

En plus de la présence policière massive et des points de contrôle omniprésents sur les routes, il existe plusieurs autres mesures de sécurité qui n'existent tout simplement pas dans le reste de la Chine. Le plus évident pour nous était le fait qu'il fallait présenter une pièce d'identité pour faire le plein. Chaque station-service du Xinjiang dispose d'un point de contrôle de sécurité à son entrée. Dans le reste de la Chine, il vous suffit de conduire et de faire le plein.

La situation sécuritaire est encore plus stricte dans les zones frontalières, qui sont nombreuses au Xinjiang, puisque celui-ci est limitrophe de 8 pays différents.

Nous avons commis une drôle d'erreur une fois au cours de notre voyage, en route vers le parc naturel de Xiata (夏塔) : nous n'avions pas réalisé à l'avance que notre GPS nous mettait sur une route qui nous amènerait littéralement à quelques mètres de la frontière du Kazakhstan.

Avant de nous en rendre compte, nous nous sommes retrouvés face à face avec des soldats de l'APL à un point de contrôle militaire – de vrais militaires, pas des policiers. Les visages des soldats lorsqu'ils ont vu un Français blond arriver nonchalamment dans un camping-car familial avec deux petites filles étaient – comment dire – mémorables. Pas hostile, juste profondément incertain de la manière dont cette situation a pu exister. Un appel téléphonique a été passé en urgence. Quelques instants plus tard, un supérieur est arrivé (de toute évidence, le KPI de 3 minutes s'applique également aux militaires) – le genre d'officier dont les vêtements semblent avoir été repassés alors qu'il les portait – et il a examiné nos passeports et nos documents avec la minutie d'un homme désamorçant une bombe. Sa conclusion : on pourrait continuer, mais sous des conditions strictes. Pas d'arrêt. Aucune photographie. Pas de persistance. Rien. Nous avons hoché la tête vigoureusement et avons traversé sans même respirer trop fort.

Nous avons parlé de la situation sécuritaire avec quelques habitants et, à ma grande surprise, la plupart en ont été rassurés. Français que je reste, je m'attendais à ce qu'ils y voient une oppression, une intrusion dans leur quotidien. Mais la réaction la plus courante que nous avons entendue était plus proche du soulagement – le sentiment que l'alternative qu'ils avaient vécue était bien pire.

Comparez cela avec le Xinjiang : vous ne pouvez littéralement pas conduire un seul jour sans passer par un poste de contrôle de police, c'est physiquement impossible. Certains jours, lorsque nous roulions plus que d'habitude (par exemple sur l'autoroute qui traverse le désert du Taklamakan), nous passions par plus de 10 points de contrôle.

Pour rappel, le Xinjiang a traversé une période de violence extrême entre 2009 et 2017 environ. Les émeutes d'Urumqi en 2009 ont à elles seules tué près de 200 personnes et en ont blessé plus de 1 700 au cours d'un seul week-end de massacre ethnique. S'en est suivi une vague d'attentats terroristes – coups de couteau, attentats à la bombe, attentats à la bombe – qui ont frappé non seulement le Xinjiang mais ont touché profondément la Chine continentale : l'attaque à la voiture de 2013 sur la place Tiananmen, le massacre de la gare de Kunming en 2014 (31 morts, 140 blessés, exécutés à coups de couteau), etc. Entre violence séparatiste, radicalisation djihadiste et tensions ethniques vives, le Xinjiang était, selon toute évaluation honnête, une région en crise.

La présence policière n'est pas seulement lourde, elle est omniprésente. Quand on est dans des endroits très fréquentés, il y a – et je n'exagère pas – un quai de police tous les 50 mètres environ. Si vous regardez la vidéo ci-dessous – que j'ai tournée dans une rue gastronomique de Yining – et faites attention, vous pouvez en voir trois en l'espace de seulement 100 mètres : ce sont les cabines bleues sur les ascenseurs hydrauliques qui s'élèvent au-dessus du niveau de la rue, offrant aux agents une vue plongeante sur la foule en contrebas.

Nous avons parlé avec des policiers lors de notre voyage au Xinjiang et ils nous ont dit que leur KPI officiel pour le délai d'intervention était de 3 minutes, ce qui est insensé : cela signifie que la région entière – qui, pour rappel, est plus grande que l'Europe occidentale – est si densément couverte de personnel policier que tout incident, n'importe où, devrait avoir des agents sur place dans les 180 secondes.

J'ai parlé avec une Chinoise Han qui est née et a grandi au Xinjiang et qui se souvient de l'époque des émeutes d'Urumqi en 2009 : pendant les émeutes, elle se trouvait à Pékin et elle s'est immédiatement précipitée à Urumqi pour retrouver sa famille. Dans le train, il y avait des centaines d'autres personnes faisant de même – issues de différents groupes ethniques du Xinjiang – et elle m'a dit qu'il y avait un silence complet dans le train, les gens s'évaluant : à ce moment-là, on ne savait pas si la personne assise à côté de soi se précipitait chez elle pour protéger sa famille ou pour se joindre aux massacres. La confiance entre les communautés s'est évaporée du jour au lendemain.

Simultanément, des milliers d'Ouïghours avaient été recrutés par des réseaux extrémistes – rejoignant d'abord le combat en Afghanistan voisin pendant la guerre américaine (sous la bannière de l'ETIM), puis se rendant en Syrie pour combattre aux côtés de l'Etat islamique – un pipeline qui traversait l'Asie du Sud-Est et la Turquie et qui a été largement documenté par les agences de renseignement du monde entier. Les gens ont tendance à oublier que les États-Unis bombardaient régulièrement les Ouïghours en Afghanistan jusqu'en 2018.

Nous avons en fait testé nous-mêmes le temps de réponse pendant le voyage : notre camping-car s'est retrouvé coincé sous une barrière effondrée sur une route à sens unique dans la campagne près de Kashgar. Nous avons appelé la police et chronométré. Trois minutes. Ils ont ensuite appelé le chef du village local – la personne chargée de réparer la barrière – et il s'est présenté en moins de deux heures. Cinq minutes après avoir décroché le téléphone, nous avons été escortés en toute sécurité devant l'obstacle et de retour sur la route. C'est dire à quel point la police est incroyablement efficace au Xinjiang.

En plus de la présence policière massive et des points de contrôle omniprésents sur les routes, il existe plusieurs autres mesures de sécurité qui n'existent tout simplement pas dans le reste de la Chine. Le plus évident pour nous était le fait qu'il fallait présenter une pièce d'identité pour faire le plein. Chaque

station-service du Xinjiang dispose d'un point de contrôle de sécurité à son entrée. Dans le reste de la Chine, il vous suffit de conduire et de faire le plein.

La situation sécuritaire est encore plus stricte dans les zones frontalières, qui sont nombreuses au Xinjiang, puisque celui-ci est limitrophe de 8 pays différents.

Nous avons commis une drôle d'erreur une fois au cours de notre voyage, en route vers le parc naturel de Xiata (夏塔) : nous n'avions pas réalisé à l'avance que notre GPS nous mettait sur une route qui nous amènerait littéralement à quelques mètres de la frontière du Kazakhstan.

Avant de nous en rendre compte, nous nous sommes retrouvés face à face avec des soldats de l'APL à un point de contrôle militaire – de vrais militaires, pas des policiers. Les visages des soldats lorsqu'ils ont vu un Français blond arriver nonchalamment dans un camping-car familial avec deux petites filles étaient – comment dire – mémorables. Pas hostile, juste profondément incertain de la manière dont cette situation a pu exister. Un appel téléphonique a été passé en urgence. Quelques instants plus tard, un supérieur est arrivé (de toute évidence, le KPI de 3 minutes s'applique également aux militaires) – le genre d'officier dont les vêtements semblent avoir été repassés alors qu'il les portait – et il a examiné nos passeports et nos documents avec la minutie d'un homme désamorçant une bombe. Sa conclusion : on pourrait continuer, mais sous des conditions strictes. Pas d'arrêt. Aucune photographie. Pas de persistance. Rien. Nous avons hoché la tête vigoureusement et avons traversé sans même respirer trop fort.

Nous avons parlé de la situation sécuritaire avec quelques habitants et, à ma grande surprise, la plupart en ont été rassurés. Français que je reste, je m'attendais à ce qu'ils y voient une oppression, une intrusion dans leur quotidien. Mais la réaction la plus courante que nous avons entendue était plus proche du soulagement – le sentiment que l'alternative qu'ils avaient vécue était bien pire.

Pour rappel, le Xinjiang a traversé une période de violence extrême entre 2009 et 2017 environ. Les émeutes d'Urumqi en 2009 ont à elles seules tué près de 200 personnes et en ont blessé plus de 1 700 au cours d'un seul week-end de massacre ethnique. S'en est suivi une vague d'attentats terroristes – coups de couteau, attentats à la bombe, attentats à la bombe – qui ont frappé non seulement le Xinjiang mais ont touché profondément la Chine continentale : l'attaque à la voiture de 2013 sur la place Tiananmen, le massacre de la gare de Kunming en 2014 (31 morts, 140 blessés, exécutés à coups de couteau), etc. Entre violence séparatiste, radicalisation djihadiste et tensions ethniques vives, le Xinjiang était, selon toute évaluation honnête, une région en crise.

J'ai parlé avec une Chinoise Han qui est née et a grandi au Xinjiang et qui se souvient de l'époque des émeutes d'Urumqi en 2009 : pendant les émeutes, elle se trouvait à Pékin et elle s'est immédiatement précipitée à Urumqi pour retrouver sa famille. Dans le train, il y avait des centaines d'autres personnes faisant de même – issues de différents groupes ethniques du Xinjiang – et elle m'a dit qu'il y avait un silence complet dans le train, les gens s'évaluant : à ce moment-là, on ne savait pas si la personne assise à côté de soi se précipitait chez elle pour protéger sa famille ou pour se joindre aux massacres. La confiance entre les communautés s'est évaporée du jour au lendemain.

Simultanément, des milliers d'Ouïghours avaient été recrutés par des réseaux extrémistes – rejoignant d'abord le combat en Afghanistan voisin pendant la guerre américaine (sous la bannière de l'ETIM), puis se rendant en Syrie pour combattre aux côtés de l'Etat islamique – un pipeline qui traversait l'Asie du Sud-Est et la Turquie et qui a été largement documenté par les agences de renseignement du monde

entier. Les gens ont tendance à oublier que les États-Unis bombardaient régulièrement les Ouïghours en Afghanistan jusqu'en 2018.

La réponse de la Chine à tout cela a été une campagne massive de déradicalisation et de sécurisation – dont, comme je l'ai évoqué, certains vestiges sont encore visibles à ce jour – couplée à d'énormes investissements dans le développement économique du Xinjiang, et en particulier dans le développement de l'industrie du tourisme (à tel point que le Xinjiang est aujourd'hui la destination touristique la plus populaire de Chine avec un nombre insensé de 300 millions de visites par an).

Des centres de formation professionnelle – ce que l'Occident appelle des « camps de rééducation » – ont été créés dans toute la région en 2017 pour cibler les personnes jugées à risque de radicalisation, en leur apprenant le mandarin, l'éducation civique et les compétences professionnelles. Il est intéressant de noter que, pour cela, la Chine s'est en partie inspirée de la France qui, un an auparavant, sous la direction du Premier ministre Manuel Valls, avait créé ses propres « centres de réhabilitation pour lutter contre l'extrémisme » destinés à des personnes qui n'avaient « jamais été condamnées pour des actes liés à la radicalisation » mais étaient « soupçonnées d'être radicalisées ». Le plan était d'ouvrir un centre de ce type dans chaque région du pays. Le programme français a été largement considéré comme sensé, voire progressiste (même s'il a été complètement mal géré et s'est soldé par un échec, dans la tradition typiquement française). Elle n'a jamais été sanctionnée, n'a jamais fait l'objet d'une enquête de l'ONU, et personne n'a accusé Paris de génocide...

Au sujet de ces « camps » – ou centres de formation professionnelle – dont on a tant parlé, nous n'en avons vu absolument aucune trace pendant tout notre voyage. Je suis personnellement convaincu que le gouvernement chinois disait la vérité lorsque Shohrat Zakir, président du gouvernement régional du Xinjiang, a annoncé en décembre 2019 que « tous les stagiaires avaient obtenu leur diplôme » et que le programme était arrivé à son terme.

J'en suis d'autant plus convaincu qu'un de mes chers amis s'est rendu l'année dernière personnellement – sans préavis – sur les emplacements de bon nombre de ces « camps » répertoriés dans le Xinjiang Data Project (censé être la source faisant autorité en la matière) et a découvert qu'ils étaient tous soit entièrement fermés, soit des installations civiles ordinaires – écoles, usines, parcs logistiques – qui n'avaient rien à voir avec un programme de détention, soit des prisons ordinaires du type que l'on trouve dans n'importe quel pays du monde. Pas un seul ne correspondait à l'image d'un « camp de rééducation » en activité.

De plus, tout ce que nous avons vu sur le terrain était totalement incompatible avec un endroit où un million de personnes – selon les accusations – auraient été rassemblées. À l'exception des mesures de sécurité renforcées, la vie quotidienne était clairement, visiblement, presque agressivement normale. Marchés regorgeant de vendeurs, musique ouïghoure diffusée dans les restaurants, enfants jouant au football sans soucis dans les rues, fêtes de mariage (dont une à laquelle nous avons assisté), etc. Si un million de personnes – environ un Ouïghour sur onze – avaient été arrêtées et internées, le tissu social de ces communautés serait en lambeaux. Ce n'était tout simplement pas le cas.

Cela ne veut pas dire que certaines personnes au Xinjiang n'entretiennent pas de ressentiment à l'égard du gouvernement chinois. D'après nos interactions avec certains Ouïghours, il est clair que certains le font. Nous pourrions le ressentir dans certaines interactions – une méfiance, un choix judicieux de mots ou des regards particuliers. Il est également clair que le message du gouvernement chinois a été entendu haut et fort : toute allusion à quelque chose qui ressemble à du séparatisme, à de l'extrémisme

religieux ou à une organisation politique en dehors des canaux autorisés par les partis se heurtera à la force pleine et écrasante de l'État – et personne ne peut rien faire contre cela.

Cela dit, nous avons également rencontré de nombreux Ouïghours – et c'est probablement le cas d'une grande majorité d'entre eux – qui semblaient sincèrement soulagés que la crise soit terminée, et pas particulièrement nostalgiques de l'alternative. Comme je l'ai longuement documenté dans le chapitre sur la diversité, la plupart des Ouïghours ne sont pas particulièrement pieux : ce sont des gens avec une tradition viticole vieille de deux mille ans qui n'ont jamais porté de hijab de leur vie. La perspective de voir leur pays se transformer en un autre Afghanistan sous l'influence des prédicateurs wahhabites inspirés du Golfe était aussi terrifiante pour eux que pour n'importe qui d'autre.

Plusieurs Ouïghours nous ont dit, en quelques termes, que les extrémistes avaient détourné leur culture et que la répression, quels que soient ses excès, avait mis fin à quelque chose qu'ils voulaient aussi.

Et l'ampleur des sommes d'argent que Pékin a injectées dans le Xinjiang – les routes, les tunnels, les infrastructures touristiques, les subventions – n'échappe pas aux gens. Il n'est pas nécessaire d'aimer le Parti communiste pour comprendre que votre région est passée d'une frontière négligée à la destination touristique la plus visitée de Chine en l'espace d'une décennie.

Il est néanmoins évident que le Xinjiang est encore loin d'être une société de haute confiance comme le reste de la Chine : il existe un degré latent de paranoïa qui est tout simplement inouï dans le reste du pays.

Une anecdote à ce sujet. De retour à Urumqi après la fin de notre voyage en camping-car, j'ai été contacté par le Xinjiang Daily, l'un des journaux locaux (l'équivalent local du Quotidien du Peuple), car ils voulaient écrire un article sur notre voyage. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'une famille étrangère fait un voyage de cinq semaines en camping-car à travers le Xinjiang.

Très bien, leur ai-je dit, mais au moins faites en sorte que l'entretien en vaille la peine : faites-le dans un endroit intéressant à visiter en même temps. C'est peut-être moi qui suis snob, mais j'en ai vraiment marre des interviews dans les halls d'hôtel et les salles de conférence.

Ok, ont-ils dit, faisons-le au Musée du patrimoine culturel immatériel du Xinjiang (新疆非物质文化遗产馆) – qui, soit dit en passant, s'est avéré être un très bel endroit. Quelques jours plus tard, ils sont revenus vers moi et m'ont dit quelque chose du genre : « Arnaud, nous avons du mal à convaincre le musée que vous êtes une personne légitime, s'il vous plaît envoyez-nous votre pièce d'identité et tout ce qui prouve votre crédibilité.

Je n'arrivais pas à y croire : le journal officiel du Xinjiang, une branche directe du parti, n'a pas réussi à convaincre un musée de croire sur parole qu'un touriste français ne représentait pas une menace pour la sécurité. J'ai fini par envoyer plus de documentation pour visiter un musée que ce dont j'avais besoin pour entrer dans le pays, pour ce qui était essentiellement un article sur des vacances en famille.

Cela en dit long sur le niveau d'anxiété institutionnelle qui prévaut encore dans cette région. Nulle part ailleurs en Chine on ne voit des choses comme ça.

Et ce n'est là qu'une anecdote parmi tant d'autres survenues au cours de notre voyage, dont je n'écirai pas la plupart car cela embarrasserait inutilement les gens. On a le sentiment que le Xinjiang, en tant que société, vit toujours avec l'équivalent institutionnel du SSPT. La crise est terminée, l'appareil de

sécurité a fonctionné, la violence a cessé – mais le système nerveux n’a pas encore tout à fait compris le message.

D’autant plus qu’il reste sous une certaine forme de siège de l’étranger avec des sanctions occidentales actives, des listes noires et une campagne médiatique incessante l’accusant toujours – tout à fait faussement – de génocide. Ainsi, chaque visiteur étranger devient un informateur potentiel, chaque entretien un piège possible, chaque visite de musée une chance pour quelqu’un de prendre une photo qui finit en première page du Washington Post sous-titrée « preuve d’effacement culturel ».

La paranoïa n’est pas irrationnelle – dans ce contexte, l’hypervigilance, épuisante et contre-productive comme elle est souvent, est quelque peu compréhensible.

Il est cependant important de le mentionner : l’immense majorité des Ouïghours – et d’autres personnes ordinaires que nous avons rencontrées lors de notre voyage au Xinjiang – étaient extrêmement accueillants, ouverts, curieux et généreux à un degré qui nous prenait souvent au dépourvu. La paranoïa institutionnelle est réelle, mais elle réside en grande partie dans la bureaucratie et non dans la population. Ce qui est source d’espoir : les systèmes guérissent plus lentement que les individus, et les individus sont déjà en grande partie là.

Ce dont le Xinjiang a réellement besoin du monde

De nombreuses personnes dans le monde disent se soucier du Xinjiang et des Ouïghours.

Certaines de ces personnes – peut-être même la plupart – sont totalement fallacieuses. Comme l’ancien ministre des Affaires étrangères de Singapour, George Yeo, l’a brillamment plaisanté : « Les Américains ne sont pas connus pour aimer les Chinois ni les musulmans, mais d’une manière ou d’une autre, ils aiment beaucoup les musulmans chinois. »

Quant aux soi-disant « militants des droits de l’homme » – et j’en ai connu quelques-uns personnellement – beaucoup ne sont guère plus que des idiots utiles au service d’intérêts géopolitiques qu’ils ne commencent même pas à comprendre. Beaucoup de ceux qui s’expriment ouvertement sur cette question ne sont jamais allés au Xinjiang, ne parlent pas le mandarin, ne peuvent pas localiser Ili ou Kashgar sur une carte, et leur connaissance de la région ne vient pas d’études ou de travaux de terrain mais d’un petit écosystème d’ONG, de groupes de réflexion et de médias qui se citent les uns les autres dans un cercle auto-entretenu – tout en servant, qu’ils s’en rendent compte ou non, de visage humanitaire d’une campagne géopolitique hostile.

D’autres encore – comme Adrian Zenz de la Victims of Communism Memorial Foundation, dont je reste, à ma connaissance, la seule personne à avoir jamais débattu publiquement – sont motivés par l’idéologie : des gens pour qui la culpabilité de la Chine n’est pas une conclusion mais une prémisse. Dans le cas de Zenz, cela ne pourrait être plus évident : il travaille littéralement pour une organisation dont le nom est la conclusion. Mais il est loin d’être seul : le discours sur le Xinjiang est peuplé de personnes dont la carrière, le financement et la détermination dépendent de la véracité du récit.

Certains, cependant, sont authentiques : ils veulent vraiment aider, de manière constructive. Ce dernier chapitre est écrit pour eux.

Tout d'abord, et peut-être quelque peu contre-intuitivement, la meilleure chose que vous puissiez faire si vous voulez vraiment aider est de faire campagne CONTRE les sanctions occidentales liées au Xinjiang ou aux Ouïghours.

Laissez-moi m'expliquer.

La première raison est que l'effet réel de ces sanctions – et nous avons entendu ce retour à plusieurs reprises de la part des gens ordinaires au cours de notre voyage – est qu'elles nuisent activement aux Ouïghours.

Comment ça? Laissez-moi vous donner un exemple très concret que nous avons rencontré dans le très charmant petit village de Huanghuang (晃晃), célèbre pour sa production de lavande. Nous y avons passé 2 jours et rencontré plusieurs cultivateurs de lavande. Le premier employeur de Huanghuang – nous parlons d'un petit village avec seulement 150 ménages – était, sans surprise, une usine d'essence de lavande. J'écris « autrefois » parce que, vous l'aurez deviné, elle a fait faillite. Comment ça? Les locaux nous ont dit que c'était directement lié aux sanctions occidentales : ces sanctions – comme la législation extraterritoriale américaine appelée « Loi sur la prévention du travail forcé ouïghour », qui, comme je vais l'expliquer, devrait en réalité s'appeler « Loi sur la prévention du travail ouïghour » – interdisent en réalité aux entreprises du monde entier d'acheter quoi que ce soit au Xinjiang et bloquent donc l'accès des entreprises du Xinjiang, aussi petites soient-elles, aux marchés internationaux.

Pour de nombreuses entreprises, c'est naturellement une question de vie ou de mort : si vous êtes limité à la seule vente de vos produits sur votre marché intérieur, c'est un coup dur. Et la réalité est encore pire, car les sanctions se répercutent sur toute la chaîne d'approvisionnement. Ainsi, si une entreprise de cosmétiques de Shanghai achète de l'essence de lavande à Huanghuang et exporte ensuite du parfum vers l'Europe, ce parfum est désormais entaché par association et, conformément aux sanctions, ne peut pas être exporté. La réponse rationnelle consiste donc pour toute entreprise chinoise orientée vers l'exportation à éviter tout ce qui a un lien avec le Xinjiang. Ce qui signifie qu'une ferme de lavande à Huanghuang ne peut même pas vendre aux acheteurs chinois à moins que ces acheteurs n'aient une exposition internationale nulle. La « loi sur la prévention du travail forcé ouïghour » met effectivement en quarantaine la région entière – et les Ouïghours en tant qu'ethnie – de toute chaîne d'approvisionnement, y compris en Chine, qui touche le monde extérieur. Cela rend effectivement toxique le travail avec les Ouïghours, c'est pourquoi le meilleur nom pour cela est « Loi sur la prévention du travail ouïghour ».

Ce n'est pas seulement anecdotique : le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme (HCDH) a rédigé un rapport très détaillé sur ce sujet précis. La conclusion du rapport correspond exactement à celle que nous ont dit les producteurs de lavande de Huanghuang : les sanctions détruisent les moyens de subsistance. Le rapport documente des licenciements massifs, des faillites et une région entière traitée comme radioactive par les chaînes d'approvisionnement mondiales – le tout dans un cadre juridique que le rapport décrit comme une « présomption de culpabilité » qui viole la présomption d'innocence, une norme impérative du droit international. Le rapport rappelle clairement que l'éradication de la pauvreté est, selon la Stratégie antiterroriste mondiale de l'ONU, un élément essentiel de la répression du terrorisme – ce qui signifie que les sanctions non seulement ne parviennent pas à protéger les droits humains qu'elles prétendent défendre, mais qu'elles alimentent activement les conditions mêmes qui engendrent l'extrémisme (en tant que tel, on pourrait se demander si la déstabilisation, plutôt que les droits humains, est leur véritable objectif).

Quoi qu'il en soit, la recommandation du rapport était la suivante : lever toutes les sanctions contre le Xinjiang.

Je comprends que cela surprendra beaucoup – étant donné l'ampleur de la propagande sur ce sujet – mais, oui, l'organisation de défense des droits de l'homme la plus importante et la plus crédible de la planète, le HCDH de l'ONU, appelle à ce que la pression de l'Occident sur le Xinjiang cesse – parce que cette pression en elle-même constitue une violation des droits de l'homme.

Et quiconque possédant un tout petit peu de connaissances historiques peut comprendre pourquoi : les sanctions occidentales n'ont jamais – pas une seule fois dans l'histoire moderne – amélioré la situation des droits humains dans le pays qu'elles visent. Ce qu'ils obtiennent, c'est la punition économique des citoyens ordinaires.

Comme détaillé dans le chapitre précédent, les sanctions aboutissent également à une paranoïa institutionnelle, ce qui est la plus cruelle ironie de toutes car elle alimente un cercle vicieux qui ne sert personne, sauf ceux qui poussent le discours. Le Xinjiang n'est pas fermé : nous y avons circulé librement pendant six semaines et 300 millions de touristes le visitent chaque année. Mais la menace constante d'un contrôle étranger hostile produit une mentalité de siège avec exactement le genre de sécurité autoritaire et d'hypervigilance institutionnelle que l'Occident présente alors comme la preuve que quelque chose de sinistre doit se passer. Les sanctions créent la paranoïa, la paranoïa crée l'optique, l'optique justifie les sanctions.

C'est un mécanisme profondément humain. L'autre jour, je regardais un documentaire français où un homme était en colère contre sa femme parce qu'elle était devenue obèse et qu'il voulait qu'elle perde du poids. Il la réprimandait tous les jours à ce sujet. Le résultat ? Anxieuse et déprimée, sa femme prenait PLUS de poids.

N'importe quel sociologue vous dira la même chose : une pression extérieure soutenue sur un système ne le réforme pas mais le rigidifie. Cela est vrai des individus, des mariages, des organisations et des sociétés. Plus vous attaquez, plus les défenses se durcissent, et plus les défenses se durcissent, plus vous invoquez le durcissement pour justifier l'attaque. Il s'agit d'une boucle de rétroaction sans issue – à moins que quelqu'un n'ait le courage ou l'honnêteté d'arrêter.

La deuxième façon d'aider le Xinjiang et les Ouïghours est simplement de vous y rendre – tout comme je l'ai fait.

Il n'y a absolument aucune restriction qui vous en empêche : vous n'avez probablement même pas besoin de visa, car la Chine offre désormais l'entrée sans visa aux citoyens de plus de 50 pays pour des séjours allant jusqu'à 30 jours – y compris pratiquement toute l'Europe, le Royaume-Uni, le Canada, l'Australie, le Japon et la Corée du Sud. Vous pouvez prendre l'avion pour Urumqi, louer une voiture ou un camping-car et conduire où bon vous semble. Aucun guide requis, aucun permis nécessaire, aucun itinéraire à déposer.

Comment cela aide-t-il ? De deux manières. La première, évidemment, est qu'en agissant ainsi, vous soutenez directement les moyens de subsistance des Ouïghours – et d'autres populations locales. À une époque où les sanctions occidentales tentent activement d'étrangler l'économie de la région, chaque dollar touristique dépensé dans un restaurant ouïghour, une maison d'hôtes ouïghoure ou un stand de bazar de Kashgar est un petit acte de solidarité matérielle – du genre qui nourrit les familles.

Deuxièmement, cela aide parce que la vérité compte. Comme le dit le proverbe : la lumière du soleil est le meilleur désinfectant. Et contrairement à la croyance populaire, ceux qui empêchent la vérité de faire surface en ce qui concerne le Xinjiang et les Ouïghours ne sont pas la Chine – encore une fois, il n’y a aucune restriction pour y aller, parler aux gens, enregistrer tout ce que vous voulez et le publier en direct sur les réseaux sociaux (je l’ai littéralement fait pendant 6 semaines et on ne m’a pas dit une seule fois d’arrêter) – mais ces mêmes personnes qui prétendent se battre pour la « transparence ».

Alors vas-y. Voyez par vous-même. Postez ce que vous trouvez. C’est ainsi que la véritable vérité, dans toutes ses nuances et sa complexité, fera surface.

Plus subtilement, cela aide aussi car cela participe à briser le cercle vicieux de la paranoïa. Plus le Xinjiang accueillera de visiteurs ordinaires – familles en vacances, routards, retraités, personnes sans autre agenda que la curiosité – plus les systèmes locaux perdront leurs réflexes de l’époque du siège. C’est ainsi que fonctionne la guérison : lentement, grâce à des contacts humains accumulés, sans incident et positifs.

Enfin et surtout, la façon dont le Xinjiang et les Ouïghours peuvent être aidés consiste à restaurer quelque chose qui a été presque entièrement détruit dans la manière dont le monde parle d’eux : la profondeur. Profondeur des connaissances, profondeur de la curiosité, profondeur du regard humain.

Tout dans le discours occidental sur le Xinjiang est superficiel : histoire superficielle, géographie superficielle, ethnographie superficielle, théologie superficielle, compréhension superficielle des personnes dont il prétend se soucier. Et la superficialité n’est pas neutre : elle est la condition préalable à la manipulation. On ne peut transformer un peuple en une arme géopolitique qu’en le supprimant d’abord de tout ce qui le rend humain.

Les Ouïghours que j’ai rencontrés pendant cinq semaines n’étaient pas ceux dont j’avais entendu parler. Certains étaient des êtres humains incroyables, quelques-uns étaient des connards. Certains étaient profondément réfléchis, d’autres passaient leur journée à parcourir sans réfléchir Douyin. Certains étaient drôles et extravertis, d’autres sérieux et réservés, certains religieux, d’autres encore se moquaient complètement de l’Islam. En bref, ils étaient exactement comme les gens du monde entier : désordonnés, contradictoires, irréductibles à une seule histoire. Leurs opinions ne correspondaient à aucun discours – ni à celui de Pékin, ni à celui de Washington. Et ils étaient infiniment plus intéressants que la version aplatie d’eux-mêmes à laquelle le monde a été vendu.

Si cet article n’a rien fait d’autre, j’espère qu’il a rendu au moins un lecteur suffisamment curieux pour aller voir les gens tels qu’ils sont, et non tels que vous avez besoin qu’ils soient.

C’est tout ce dont les Ouïghours ont besoin de la part du monde : pas de pitié, pas de sanctions, pas d’indignation performative – juste une curiosité honnête et authentique. Tout le reste en découle.